

Gérard Beynet est agriculteur à Ventavon dans les Hautes-Alpes depuis l'âge de 19 ans. Tout au long de sa vie professionnelle, il a mis un point d'honneur à innover et à se projeter vers l'avenir.

L'apôtre de l'anticipation

L'agriculture coule dans les veines de Gérard Beynet et, c'est peu de le dire, puisqu'au cours de ses recherches il a retrouvé la trace de ses ancêtres paysans jusqu'en 1715. Il est la troisième génération à exploiter les terres de Saint-Martin-d'en-Haut. « Mes grands-parents étaient en ferme à Ventavon puis ils ont acheté cette propriété en 1914 qui était complètement délabrée avec des terres en friche », raconte-t-il. À cette époque la Première guerre mondiale a mis un point d'arrêt au projet familial et il a fallu attendre le retour du grand-père parti combattre pour débiter le défrichement afin de remettre en culture les 14 hectares au sec. Le père de Gérard prend ensuite le relais sur cette petite exploitation en polyculture élevage qui vivait en autarcie. Gérard pendant ce temps-là poursuivait ses études et envisageait d'entreprendre un BTS au lycée d'Aix-Valabre. Cependant, le sort en a décidé autrement. En effet, son père décède alors qu'il a 19 ans et qu'il est au service militaire, ayant devancé l'appel dans l'objectif de se libérer pour ses études.



Gérard Beynet est la troisième génération d'agriculteurs à exploiter les terres de Ventavon à Saint-Martin-d'en-Haut. S'il a toujours eu envie de travailler dans l'agriculture, les turpitudes de la vie l'ont obligé à s'y plonger plus rapidement qu'il ne l'escomptait.

« Cela allait se retourner contre nous, j'ai tiqué et j'ai compris qu'on allait dans le mur. »

« À la mort de mon père, il n'y avait que deux possibilités soit je reprenais et je continuais avec ma mère, soit on vendait, se souvient-il. Même si je n'avais pas encore vraiment la fibre, je savais toutefois que je voulais travailler dans l'agriculture et que je ne voulais pas laisser partir cette exploitation. En plus, il y avait des gens qui rôdaient autour et cela n'a fait que conforter mon choix. » Il confesse que cette période l'a marqué au fer rouge et qu'il persiste en lui une certaine aigreur face à l'attitude de certains.

Une bonne intuition

Pendant dix ans, il devient donc l'aide familial de sa mère lui permettant ainsi d'obtenir le statut de chef d'exploitation. Même s'il ne touchait pas de salaire et ne détenait aucun droit il n'en garde pas de rancœur et « s'est rattrapé depuis » lance-t-il dans un sourire. C'est en 1979 qu'il s'installe en ajoutant aux 14 ha d'origine, cinq hectares à l'irrigation qu'il loue. « Ces parcelles m'ont permis de me faire la main en maraîchage plein champ et j'ai également défriché cinq autres hectares dans la propriété », poursuit-il. En 1990, une ASA se crée à l'initiative de plusieurs agriculteurs du secteur ce qui lui a permis d'installer l'eau sur ses parcelles. « J'ai planté un verger comme les autres car je me fais à ce qui se disait alors mais j'ai rapidement compris que

cela nous enterrait car les investissements étaient énormes, les revenus tardaient, les frais étaient très conséquents, le prix du m³ était élevé, etc. Cela allait se retourner contre nous, j'ai tiqué et j'ai compris qu'on allait dans le mur », confie-t-il. Fort de son expérience en maraîchage, il profite de racheter des serres d'occasion aux maraîchers expropriés de Château-Gombert au moment de la construction de la technopôle. Il s'en procure 1 200 m² et commence à cultiver « ce qu'il ne connaissait pas » : fraises, etc.

Le retour sur investissement a été assez rapide pour sa plus grande satisfaction sachant que parallèlement il a amplifié le maraîchage plein champ avec notamment trois à quatre hectares de courgettes rondes. « J'ai senti qu'il y avait un bon débouché notamment pour la restauration du sud. Au début, je faisais de la courgette ronde de Nice mais elle était trop fragile donc j'ai pris une variété hybride. Ça marchait très bien auprès des centrales de vente et avec mes quatre hectares, j'étais l'un de leurs plus gros producteurs. Mais cela demande beaucoup de travail et de la main-d'œuvre car il faut ramasser tous les jours. Heureusement à l'époque c'était plus facile de trouver des saisonniers », explique-t-il.

En 2012, cependant, après de très bonnes années il décide d'arrêter car même si le créneau était toujours là, les prix non, compte tenu de la concurrence espagnole. « Je devais baisser mes prix de plus de 20 centimes au kg et c'était ma marge, ça ne valait plus la peine

donc j'ai stoppé le maraîchage plein champ et j'ai continué dans les serres pour la vente directe sur les marchés », précise-t-il.

Toujours sur le qui-vive, Gérard se documente, écoute, fouille, réfléchit, calcule pour ne pas se faire prendre de court et essayer d'avoir un coup d'avance. Ainsi, dès 1994 il sent qu'il faut sortir du tout Golden et plante des poiriers puis des abricotiers et de nouveaux pommiers mais des Fuji, une variété peu connue à l'époque. « J'avais le sentiment que la Fuji était prometteuse même si elle demande beaucoup de travail car l'éclaircissement se fait à la main ce qui veut dire main-d'œuvre donc investissement mais je sentais que le retour serait là, dit-il malicieusement. Jusqu'en 2014, les faits m'ont donné raison car je vendais tout en brut de cueille pour l'Espagne. Il fallait être très rigoureux, le calibre devait être irréprochable sous peine de se voir refuser les produits. »

De 2010 à 2014, Gérard parle d'années fastes avant que le marché espagnol se tarisse et de subir de 2017 à 2023 plusieurs années de gel successives ce qui le pousse à entamer sa conversion en Agriculture biologique (AB). Aujourd'hui, toute sa production est donc bio, sauf les abricots.

À la recherche d'un successeur

Insatiable, en 2020, il souhaite se projeter sur autre chose et profite de parcelles disponibles pour semer du tournesol bio pour faire de l'huile. Et, là, chance ou flair, la guerre en Ukraine arrive et l'huile

de tournesol manque. « Moi, je dis que ce n'est pas de la chance mais de l'anticipation, souligne Gérard. Je suis toujours en alerte et j'avais fait de même en me lançant dans les jus de fruit. La diversification a du bon comme du mauvais, il faut pouvoir gérer mais c'est une clé de la réussite.

aujourd'hui il n'y a pas de temps pour faire du surplace, s'enthousiasme-t-il. Il faut faire du beau, du bien et du bon. Il faut faire ce que les autres ne veulent ou ne peuvent pas faire et se donner les moyens de le faire. » Totallement imprégné d'optimisme et de volonté d'entreprendre,

« Il faut faire du beau, du bien et du bon. Il faut faire ce que les autres ne veulent ou ne peuvent pas faire et se donner les moyens de le faire. »

J'avais de la main-d'œuvre et il fallait les nourrir donc il faut trouver des solutions en permanence et surtout bien faire son calcul de prix de revient. Sans cela, ça n'a pas de sens. »

La vie de Gérard est aussi émaillée de rencontres comme celle d'Antoine Ripol de la savonnerie Késia qui s'est lancé il y a deux ans dans le projet de monter une filière haut-alpine d'huiles végétales pour la savonnerie et la cosmétique. Le jeune homme vient de mettre sur pied l'Huilerie des Alpes après avoir travaillé sur l'étude préliminaire grâce à des fonds européens Leader.

« Je le booste, je veux que ça avance, j'y crois. D'ailleurs, je n'ai pas vendu ma récolte de soja, je la stocke en attendant que l'huilerie soit opérationnelle. Antoine trouve que je prends des risques mais non, le défi me plait. C'est dans mes tripes, ça me motive. Il essaye de me tempérer mais

Gérard avance, même si une chose le turlupine : la suite. En effet, sans enfant, il n'a pas encore de reprenneur pour son exploitation. Son souhait le plus cher : trouver un jeune motivé et travailleur qui partage ses valeurs afin de lui transmettre bien plus qu'une exploitation : un état d'esprit, un savoir-faire, une passion. « Je n'aimerais pas que cela parte à l'agrandissement, je voudrais un passionné comme moi. Je m'emploierai tous les jours à lui mettre toutes les cartes en main pour qu'il réussisse avec un outil le plus performant possible car je ne serais pas éternel », conclut-il. Alors, avis aux amateurs motivés et surtout au cœur bien accroché car il faudra suivre Gérard qui, malgré ses 44 ans d'exercice, dispose toujours d'une énergie débordante et d'une volonté inépuisable d'innover. ■

Alexandra Gelber